

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile SAVOY

Causerie littéraire : Un roman catholique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 289-292

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Un roman catholique

La Bruyère Ardente - voilà le titre de l'œuvre nouvelle - car c'est bien une œuvre et point seulement un livre - de M. Georges Virrès.

Le jeune écrivain belge qui vient de jeter dans les lettres modernes le beau roman qui obtient un si légitime succès, est un des fervents de la vaillante école catholique qui a pour porte-voix *Durendal* et *La Lutte*.

Avant d'analyser *La Bruyère Ardente*, voyons ce qui frappe avant tout dans les écrits de Virrès.

Le rustique et un fond très chrétien.

Telles sont les deux caractéristiques essentielles qui se dégagent de cet auteur.

Vivant au milieu de sa chère Campine, en contact journalier avec le bon paysan flamand, doué d'un don d'observation profonde, Virrès a donné les plus beaux types de rustres qu'on peut trouver dans la littérature : ils ne font pas du tout grise mine à côté de ceux que créèrent les maîtres : Daudet et Flaubert.

Qu'on veuille bien me comprendre : je ne compare par Virrès avec l'auteur des *Lettres de Mon Moulin*, ni avec celui de *Salambo*. S'il a comme ces derniers le don d'observer les réalités de la vie, de les transcrire avec un art robuste et puissant, il a pour chaque feuillet de ses livres un rayon d'idéal, ce qui n'est pas toujours le cas chez les écrivains qui se nommèrent les réalistes et les symbolistes.

Virrès est un artiste qui sait admirablement bien trouver la juste nuance du naturaliste sans basses et révoltantes trivialités et du chrétien sans fadeur, ni sottise pudeur.

C'est bien, n'est-ce pas, un talent et non le moindre, si je ne me trompe, de dire les mille petites choses dont l'existence des gens est faite, surtout lorsque ces gens sont des humbles.

Eh ! bien, Virrès est cet écrivain là. Il intercale parmi les grandes

lignes d'un roman ou d'un conte, ces incidents usuels, mais typiques de l'âme villageoise — offices divins, fêtes rustiques, kermesses et tant d'autres — non pour agrandir le volume, mais bien pour exposer de jolies aquarelles, de charmants pastels, où l'on peut voir de très près les mœurs de ses personnages, leurs gestes et parfois assez pour se rendre compte des recoins minimes de ces vies intéressantes.

Ainsi naît une plus complète compréhension de la pensée de l'auteur et, comme corollaire, une émotion et une joie plus entière et plus pure.

Autre caractéristique.

Virrès est un styliste. Phrase sonore, enflammée, singulièrement évocatrice des réalités idéalisées qu'elle peint.

Précision infiniment subtile des détails de l'existence des paysans et de leur entourage, sans tomber dans les cyniques évocations de Zola ou de Georges Lekoud, ni les doucereuses pastorales de Watteau.

Ainsi Georges Virrès est en train de se faire une et bonne notoriété. Je ne serais pas étonné qu'à propos de son œuvre prochaine, les critiques - j'entends les autorités et les princes du genre - donnent à Virrès l'épithète de « romancier d'avenir, »

Il me semble qu'après « *En Pleine Terre* et la *Bruyère Ardente*, la personnalité de cet écrivain s'affirme suffisamment pour qu'il soit permis de faire cette prédiction dès aujourd'hui.

L'an dernier Virrès publiait son premier essai : *En Pleine Terre et la Glèbe héroïque*. Du coup il se donnait une place bien à part dans les rangs des débutants.

Aujourd'hui avec *La Bruyère Ardente*, c'est presque un maître qui se dévoile.

Le fond du roman est fort simple, comme le sont les grandes œuvres.

Deux villages voisins - Roek et Botsum - entretiennent une haine et une rivalité sans trêve ni merci.

Manus est le fils du bourgmestre Vliebers de Roek, jeune homme ardent, il aime d'abord une pieuse et brave fille de son village. Puis une passion aveugle et effrénée lui fait rechercher Julie, la sœur de Derbat, un riche fermier et le plus exécré par tous ces concitoyens du hameau tout entier, de Roek le rival.

Derbat, qui a dû subir un jour les outrages de Manus, épie les nouveaux amoureux. Un soir, feignant une longue absence, il s'en va parmi les sapinières nocturnes, attendre Manus.

Derbat est résolu à séparer par la mort de l'un des jeunes gens, l'union caressée et tant désirée.

Mina, l'enfant délaissée qui aime Manus malgré ses infidélités, ayant

eu connaissance des projets de Derbat a résolu de sauver celui qu'elle n'a cessé d'aimer. Elle vient dans l'ombre de la forêt tenter un dernier effort.

En effet, c'est sur elle que Derbat vise inconsciemment. Elle tombe en sauvant Manus, l'ingrat et l'infidèle.

Ce sujet si simple est cependant porté à une haute perfection par le fini des fresques solides et bien observées, telles que celles-ci :

« Des nuages gravissaient le ciel, gonflés, énormes. Des eaux pesaient sur leurs flancs rigides. Ceux-ci remuaient, s'élargissant et s'abaissant. Un coup de vent passa. Une tranchée s'ouvrit dans les nuées. L'averse jaillit. Au ras du sol il y eut la montée des poussières, parmi les rais de la pluie. Ce ne fut qu'un frisson. Le sol se fonça ; d'abord les gouttes trouèrent le fond clair des sables, rebondissant toutes grises ; un redoublement de l'averse se devinait dans l'air ; on entendait descendre les eaux ; elles noyèrent avec un bruit de grêle l'horizon. Les arbres se balançaient, ils ployaient leurs branches, inclinaient leurs cimes ; ils semblaient devoir être emportés à la dérive, comme des épaves. »

« Dans la campagne un homme travaillait. Il bêchait, puis se baissait, agitait les tiges noires et ramassait les pommes de terre ainsi détachées. Il les lançait dans une brouette. Ses vêtements collaient, il avait la peau mouillée ; par l'échancrure de son col s'exhalait la fumée de son corps brûlant. Il sentait une joie à braver les éléments. La boue couvrait ses mains, s'introduisait sous ses manches. Le tâcheron leva son pied, il se déchaussa et retourna son sabot plein d'eau. Il s'équilibra de nouveau sur une jambe, tira la chaussure de l'autre pied.

« Enfin il ne percevait plus que la sensation physique de son labeur, il s'y adonnait comme le faucheur sous un ciel ardent, avec la seule préoccupation de la besogne à abattre et le sentiment de sa vigueur qui dominait les puissances naturelles. La brouette était pleine. Manus fit glisser sur ses épaules une courroie qui était attachée aux deux brancards. Il avait ployé le genoux, il se redressa, le torse droit, l'échine à peine courbée, « oup ! » Il donna dans une poussée toute sa force. Le moyeu de la roue touchait parfois la terre. Une ornière se creusait, aussi profonde que sous un attelage. Le paysan s'enivra dans l'effort, sa carcasse craquait, il livra son énergie avec un courage joyeux et atteignit le chemin communal, ou sa marche se pressa. »

C'est un côté du caractère de Manus que l'on vient de lire, de ce jeune ardent et indompté, à demi sauvage encore et qui cherche par le travail sous l'averse à tuer l'amour irrésistible qui est né en son cœur pour Julie, la fille exécrée de tout Roek, l'ennemi héréditaire. Il sait

que lorsque sa liaison sera connue, il doit s'attendre aux colères publiques de son village. Mais rien ne peut le détourner, ni les larmes de son père, ni les pleurs de sa fiancée, la douce Mina.

Cette femme, c'est - comme l'a si bien dit Firmin Vanhden Bosch - « c'est tout l'éveil exquis du sentiment dans la nature propice ; son cœur s'ouvre à la vie comme une fleur que l'illusion épanouit et que l'abandon recroqueville, mais qui garde toujours sa belle sérénité souffrante ou joyeuse et s'offre tout naturellement en holocauste de réconciliation — vraie figure de sainte qui serait trop parfaitement belle si ce désir de la volupté en l'effleurant de son aile ne l'avait humanisée. »

A côté de ces deux personnages principaux de *La Bruyère Ardente*, il y a encore les figures dessinées à larges coups de crayon, telle par exemple celle du bourgmestre et du Curé de Roek. Ce sont des types imaginés par un talent qui touche à la perfection.

Je ne saurais mieux rendre un juste hommage et dire mon entière admiration envers *La Bruyère Ardente* de Georges Virrès qu'en citant la fin de la critique de M. Charles de Sprimont, au sujet de cette œuvre d'une vivante et forte beauté.

« Par toutes ces qualités de grandeur rustique et de puissance picturale, la *Gruyère Ardente* est une belle œuvre qui honore les lettres belges et un des rares romans que tentèrent nos jeunes écrivains catholiques. En choisissant comme cadre de son récit la rude terre patriale et comme personnages de robustes terriens qui l'habitent, M Virrès pénétrait son livre d'un puissant élément d'intérêt. Loin de nos villes, entre le ciel fécond et le ciel large, vivent et souffrent depuis les origines, des hommes que nous connaissons trop peu et en qui nous aimons trouver, quand des mains habiles nous les présentent, le type primitif et pur des races... »

EMILE SAVOY.

Bertrix (Belgique) Janvier 1901.